

Neil Smith, Elena Botchorichvili, Tercia Werbowski

Hélène Rioux

Numéro 133, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2009). Compte rendu de [Neil Smith, Elena Botchorichvili, Tercia Werbowski]. *Lettres québécoises*, (133), 34–35.



☆☆☆ 1/2

Neil Smith, *Big Bang* (traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné), Montréal, Les Allusifs, 2007, 182 p., 21,95 \$.

La vie est absurde

En huit nouvelles percutantes, Neil Smith nous donne à voir l'absurdité de ce monde dans lequel tant bien que mal nous vivons.

Dans la première, « Incubateurs », des bébés prématurés sont branchés à une panoplie de fils et de tuyaux pendant que, désespérés, les parents attendent la suite des événements. Dans « Les bénins bénis », John Smith, propriétaire d'une boutique de savons et bains moussants, a été opéré d'une tumeur bénigne au testicule gauche; il décide de former un groupe de soutien pour d'autres personnes ayant subi le même genre d'intervention; un défilé plus ou moins farfelu répond à son invitation. Dans « Big Bang », une fillette nommée Eepie Carpetrod est atteinte d'une maladie rare, le syndrome de Fred Hoyle qui, « tout en stimulant [son] intelligence de façon exponentielle, [la] fait vieillir d'un mois tous les jours »; le garçon qu'elle aime souffre, quant à lui, du syndrome de La Tourette. D'autres histoires mettent en scène une mère alcoolique qui parle avec les cendres de son défunt mari conservées dans une pierre de curling, des ados qui découvrent avec angoisse leur sexualité, un artiste américain qui a injecté le gène vert fluo des méduses du Pacifique dans l'ADN d'un cochon d'Inde, un tueur fou qui rôde sur un campus universitaire. Tout est à la fois inquiétant et vaguement familier. Hilarant parfois et en même temps un peu triste. Désenchanté. Oui, c'est bien le monde et ses bizarreries, on reconnaît tout ça. Et pourtant, il se dégage de l'ensemble une impression d'irréalité. Les personnages semblent perdus, sans défense, dépassés par les événements. On les regarde se débattre ou, le plus souvent, se résigner sans, comme eux, vraiment comprendre.



NEIL SMITH

La force du recueil tient dans l'acuité du regard que Neil Smith pose sur le monde, un regard parfois ironique, sans toutefois manquer de compassion.

Soulignons que l'auteur, né à Montréal, a été trois fois finaliste au *Journey Prize*, l'un des prix littéraires canadiens les plus prestigieux. Pour leur part, Lori Saint-Martin et Paul Gagné ont remporté pour cette irréprochable traduction le prix de la *Quebec Writers Federation*.

Soulignons que l'auteur, né à Montréal, a été trois fois finaliste au *Journey Prize*, l'un des prix littéraires canadiens les plus prestigieux. Pour leur part, Lori Saint-Martin et Paul Gagné ont remporté pour cette irréprochable traduction le prix de la *Quebec Writers Federation*.



☆☆☆ 1/2

Elena Botchorichvili, *Sovki* (traduit du russe par Bernard Kreise), Montréal, Boréal, 2008, 136 p., 19,95 \$.

L'âme slave

Dans son quatrième titre, *Sovki*, Elena Botchorichvili continue d'évoquer à sa manière inimitable le naufrage de l'Union soviétique.

Nous sommes donc en Géorgie, Tengviz Gomarteli vient d'épouser Nora lorsque la guerre éclate. Il doit partir. « La guerre dégomme les hommes de leur fauteuil et de leurs rêves infantiles sur les princesses, elle les jeta à bas de leur bicyclette métallique, elle les tira de sous les orangers et les précipita sous les tanks, elle les exposa aux balles et les envoya tuer. » (p. 38)

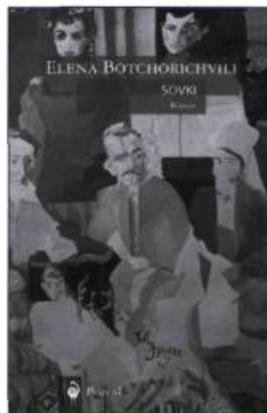


ELENA BOTCHORICHVILI

L'ombre implacable de Staline et celle, encore plus sinistre, de Beria, son âme damnée, planent sur l'ensemble, comme une fatalité. L'auteure sait, en quelques mots, parfois avec des ellipses plus éloquentes que les mots, décrire ce climat de terreur qui règne sur tout le territoire, jusque dans les villages les plus reculés. « Et donc, poursuit le vieillard, on a privé Evgueni de son ouïe. » Et il montra comment. « Comme ceci et comme cela, fit l'homme sans visage en écartant les bras. Fini. » Et un peu plus loin : « Et pour quelle raison avez-vous été arrêté? » s'enquit Artchill. « Moi? demanda le vieillard, surpris. Comme tout le monde. On m'avait arrêté soit parce que j'étais contre, soit parce que j'étais pour. » (p. 53)

On imagine le pire. Même — et surtout — l'inimaginable.

Comme dans les autres romans de Botchorichvili, des personnages hauts en couleur, incroyablement attachants, participent, souvent à leur corps défendant, à ce bal de fin du monde. Car, oui, c'est un bal : les danseurs tournent sur le cratère.



Il y a le vieux docteur Gomarteli qui sait préparer un baume magique, et Pepela, la sœur de Nora, amoureuse de Kosta le rouquin avec sa bicyclette et son perroquet de deux cents ans, il y a Artchill, qui a hérité la voix des Gomarteli, une voix qui sait « charmer » le baume, et il y a toutes les femmes qui lui tombent dans les bras. Ils étalent des nappes blanches sur les tables, vont à la guerre et tuent sans savoir pourquoi en criant « Staline! », ils pleurent beaucoup, font des enfants et attendent l'amour infiniment. Certains reviennent de la guerre, d'autres sont portés disparus. Une fiancée s'envole avec le vent le jour de ses noces, une autre, inconsolable, ne veut pas croire que l'aimé ne reviendra pas. L'âme slave palpite dans toutes les phrases. Poétique et déchirant.



Tercia Werbowski, *Hôtel Polski* (traduit de l'anglais par Christine Le Bœuf), Montréal, Les Allusifs, 2008, 80 p., 14,95 \$.

Encore la guerre

« Son existence était confortable, tout à fait confortable. [...] Elle était mariée. Entretenait avec son mari des relations harmonieuses. Ils avaient de l'affection l'un pour l'autre. Les enfants étaient sains et normaux. Elle travaillait à la bibliothèque universitaire et aimait ça. Une existence peut-être trop monotone et par trop prévisible ? » (p. 9)

Ainsi commence *Hôtel Polski*, l'un des trois courts romans de Tercia Werbowski — une auteure polonaise de naissance, pragoise dans l'âme, et montréalaise d'adoption —, récemment réédités aux Éditions Les Allusifs.

Ce personnage à la vie sans histoire s'appelle Eva, elle est d'origine polonaise et elle habite à Montréal. Pour rompre la monotonie des jours, elle a l'habitude de prendre deux semaines de vacances solitaires chaque année, souvent à Paris, où elle descend à l'hôtel Saint-André-des-Arts dans le quartier latin. Mais voilà qu'elle reçoit un jour une lettre adressée à Anna Kamien, sa mère décédée. À Varsovie, en 1943, Anna aurait, semble-t-il, entretenu une relation avec un Allemand nommé Joachim Riegel. Eva n'en a jamais entendu parler. Sa mère, une Polonaise, liée avec l'ennemi ? Eva ne peut le croire. Elle prend conscience qu'elle ne sait finalement pas grand-chose de sa mère.



TERCIA WERBOWSKI

En rêve, elle entend celle-ci lui parler de l'hôtel Polski, un établissement de second ordre sans éclat ni mystère, « telle une vieille prostituée fatiguée qui attend le client » (p. 18). Des événements dramatiques s'y sont pourtant déroulés pendant la Deuxième Guerre.

On a comparé cette écriture à celle de Nina Berberova. D'une certaine façon, oui, il y a une parenté — la puissance évocatrice et la concision du propos.

Après la destruction du ghetto de Varsovie, des centaines de Juifs munis de faux papiers se cachaient encore dans la ville. Certains d'entre eux étaient très riches. Les Allemands avaient imaginé un subterfuge pour leur soutirer leur argent, leurs bijoux. Ils les attiraient à l'hôtel Polski en leur promettant des visas pour l'étranger.



Une fois délestés de leurs biens, les malheureux, croyant partir pour une ville de cure et des lendemains meilleurs, étaient acheminés vers les camps de la mort. Anna faisait partie des aspirants au voyage. Joachim Riegel travaillait à l'hôtel comme traducteur pour la Gestapo. Il lui sauva la vie.

Eva part donc pour Varsovie à la recherche du passé de sa mère. Elle fera la connaissance d'Heinrich, le fils de Joachim, ils iront danser à l'hôtel Bristol où avaient dansé leurs parents en 1943.

« — Savez-vous que nos parents ont dansé ici? demanda Heinrich.

— Oui, je le sais, je sens le rythme de leurs pas de danse, répondit-elle.

Danse de mort, danse d'espoir, danse de désir, danse de dédain, danse de peur, danse de vie. » (p. 74-75)

On a comparé cette écriture à celle de Nina Berberova. D'une certaine façon, oui, il y a une parenté — la puissance évocatrice et la concision du propos. Un parfum de nostalgie.

Une traduction tout en finesse signée Christine Le Bœuf.

Un beau texte mérite
d'être mis en valeur
par une belle présentation...

mise en pages
numérisation (scanning)
conversion de disquettes

ÉDI
script

enr.

5193, rue Jacques-Parlier
Montréal (Québec) H1K 4P7
Téléphone: (514) 355-7271 (bureau)
(514) 214-7272 (cellulaire)
Télécopieur: (514) 355-1649
Courriel: ediscript@sympatico.ca